

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

LA NORMANDITÉ

ÉDITIONS LURLURE
6 CHEMIN DES POISSONNIERS
14 000 CAEN

*L'éditeur remercie l'Académie des sciences,
belles-lettres et arts de Rouen pour son aimable
autorisation de publication*

lurlure.net

ISBN 979-10-95997-09-2

Léopold Sédar Senghor (1906-2001), poète de la négritude, premier président du Sénégal (de 1960 à 1980), membre de l'Académie française (il y est élu en 1983), découvrit la Normandie grâce à sa seconde femme, Colette Hubert de Betteville, une Normande avec laquelle il se maria en 1957. De 1958 à 1980, le couple séjourne régulièrement dans la propriété de cette dernière, à Verson, à l'ouest de Caen. Après avoir quitté volontairement le pouvoir le 31 décembre 1980, le "poète président" partage son temps entre le Sénégal et la Normandie. Il s'établit définitivement à Verson dans les dernières années de sa vie et s'y éteint le 20 décembre 2001.

De son attachement à la Normandie, Léopold Sédar Senghor élaborera le concept de normandité, qu'il définit comme un "lyrisme lucide".

Dans cette causerie prononcée le 3 mai 1986 à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, dont il était membre associé, il revient sur cette notion en convoquant, pour illustrer son propos, les grands poètes et écrivains normands, de François de Malherbe à Paul Éluard, de Pierre Corneille à Gustave Flaubert.

Le texte, d'abord publié dans le Précis analytique annuel de l'Académie, a été repris dans la revue Études normandes, n° 2/1986 puis dans le n° 1/2016.

Nous faisons nôtres les mots de Myriam Dufour-Maître et d'Yvan Leclerc dans leur introduction à ce dernier numéro : "Même si la gothicité et la normandité demeurent sujettes à discussion, la belle promenade littéraire à laquelle invite le poète mérite la réédition de ces quelques pages sensibles."

L'ÉDITEUR

Quand le président de notre Académie m'a demandé de vous parler de la normandité, je me suis senti honoré et confus en même temps. En effet, je ne suis Normand que d'adoption. Et si j'ai toujours aimé la Normandie – ses paysages, son peuple, sa civilisation –, ce fut toujours d'instinct. D'autant que, depuis l'âge de sept ans jusqu'au baccalauréat ou presque j'ai, par deux fois, baigné dans une atmosphère de normandité.

Vous me demanderez : “Mais que signifie ce mot de ‘normandité’ que vous avez lancé? Et pourquoi pas “normanditude”, comme “négritude”¹? C'est, vous répondrai-je, que le suffixe

1. Le terme “négritude” a été inventé au milieu des années 1930, dans un contexte d'anticolonialisme, par

“-ité”, qui vient du latin *-itas*, est plus abstrait que le suffixe “-itude”, qui vient de *-itudo* et exprime une réalité plus concrète.

Cependant, avant de vous définir la normandité et de vous montrer comment elle s’exprime à travers quatre siècles de littérature française, sinon d’art, je voudrais commencer par vous dire son influence sur mon pays, le Sénégal, et sur le poète que je suis.

Or donc mon père me confia, à l’âge de sept ans, à un missionnaire des Pères du Saint-Esprit. C’était le père Dubois, un Normand né à Tinchebray, dans l’Orne. Il était, dans les

le poète Aimé Césaire, qui le définissait ainsi : “la négritude est la simple reconnaissance du fait d’être noir, et l’acceptation de ce fait, de notre destin de Noir, de notre histoire et de notre culture.” L. S. Senghor, proche d’A. Césaire, reprit le terme et en donna sa propre définition : pour lui, la négritude représente “l’ensemble des valeurs de la civilisation noire”. (N.D.É)

années 1910, curé de Joal, le bourg où j'étais né, au bord de l'océan Atlantique. Il m'enseigna le français avec le catéchisme. Il avait pour moi, je le sentais, une affection lucide à la normande, faisant alterner punitions et récompenses. Quand j'avais été sage et bien travaillé, il me parlait de sa Normandie, de son hiver relativement doux et de son été frais, balayée qu'elle était par le vent d'Ouest, comme la Petite Côte sénégalaise que caressaient les alizés pendant la bonne saison.

Plus tard, au collège-séminaire de Dakar, je connaîtrai un autre spiritain, un Normand également, le père Lecoq. Celui-ci administrait la paroisse de la ville de Dakar. Je dis "administrait" : en effet, il passait pour un homme non seulement de culture mais encore de lucidité, voire d'habileté ; c'est la raison pour laquelle je l'admirais.

La troisième influence normande qui s'exerça sur moi fut, vous le devinez, celle de ma femme. C'est la jeune fille, puis la femme,

que j'ai chantée dans les *Épîtres à la Princesse* – dédiées à sa grand-mère, madame Joséphine Daniel de Betteville –, dans les *Lettres d'hivernage*, enfin dans l'*Élégie des alizés*. Je ne citerai que ces vers de cette élégie :

Tes yeux vert et or comme ton pays, si frais au
solstice de juin.

Où es-tu donc, yeux de mes yeux, ma blonde, ma
Normande, ma conquérante ?

Chez ta mère à la douceur vermeille ? – j'ai prisé
votre charme ô femmes ! sur le versant de l'âge –
Chez ta mère à la vigne vierge, avec le rouge-gorge
domestique, les merles et mésanges dans les
framboises ?

Ou chez la mère de ta mère au chef de neige sous
les Ancêtres poudrés de lys

Pour retourner au Royaume d'Enfance ?

Te voilà perdue à me retrouver au labyrinthe des
pervenches, sur la montagne merveilleuse des
primevères.